

## CAMILLE SCHUWER

### séparation

demî levé sur un coude, comme un dieu Nil du marasme des eaux,  
guère plus vif qu'une mère étonnée  
qui commence à s'évader du démiurge, ô terre,  
ô glaise, en quel humus de sanie et de sang,  
pour la première fois, la mère  
liée à l'homme, à la forme du mal futur  
déjà modelé dans la pierre.

je refuse d'être éternel, jamais je ne pourrai  
me séparer de toi, de moi,  
couper cet ombilic de rivières chaudes,  
pour l'éther sans corps où mes reins me relèvent  
comme à travers un rideau déchiré.

plus lente que l'érosion, bulle à bulle, bout la solfatare,  
d'où la lave descend jusqu'à la masse des eaux,  
dont la rumeur, pour la première fois, s'entonne aux coquillages;  
sous l'ancien miroir  
les éponges habitées font des ruches marines.

bête humaine, je me souviens du temps où, près du sol,  
j'étais le chien, j'étais confit aux odeurs  
dont les particules pour moi paisibles  
neigeaient, quand l'odorat était le sens du toucher.

amères comme la saburre,  
je ravale les nourritures millénaires  
au va et vient de maelström.  
O désir solitaire à la recherche de mon corps,  
absent, indéfini, perdu dans la colonial

le mouvement de vie, la toupie qui tourne  
si vite qu'elle est immobile,  
on dit : c'est le sabot qui dort,  
ainsi rêvaient mes germes dans la nuit du protoplasme,  
avant les blessures de la lumière,  
et les tentations des tropismes.

la patelle adhère au rocher lorsque la vague la bat,  
comme un coeur chaud à la paroi du monde,  
tout nous tient en cette prison,  
mais si je veux je n'ai qu'à dévouloir,  
me détordre des spires de coquille, point funambule,  
revirant sur la cycloïde  
jusqu'à l'instant originel.

ides, micelles, pangènes, mes infiniments petits,  
je vous pousse devant, mes enfants perdus,  
mes copulations,  
mes populations jubilantes.

et pourtant, je t'ai toujours connue, ô douleur,  
à toutes les lenteurs du temps, aux formes sans mémoire,  
te portant sous mes carapaces dorées,  
comme un ventre vulnérable,  
depuis le soir de la vraie séparation  
de la terre, et du minéral imputrescible,

je m'en souviendrai toujours,

les monts soucieux, les collines douces du temps de la genèse,  
à l'heure du plus grand silence et du soleil oblique,  
avaient pitié, regardaient tristement,  
me suivaient d'un dernier rayon,  
et saluaient mon origine  
comme le départ d'un mort.